

# folklore

REVUE TRIMESTRIELLE  
ÉTÉ 1949

55

## REVUE FOLKLORE

Directeur :

**J. CROS-MAYREVIEILLE**

Directeur du Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire :

**René NELLI**

Conservateur du Musée des Beaux-Arts  
de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale  
de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne

Abonnement: 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant au

Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# **“Folklore”**

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur* le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

---

**Tome VIII**

12<sup>me</sup> Année — N° 2

ÉTÉ 1949

**Folklore (12<sup>m</sup>e année - n° 2)**

**Eté 1949**

---

**SOMMAIRE**

---

René NELLI

*L'échange des cœurs ou :  
de l'origine de l'amour-passion.*

Robert MESURET

*Un plat de Giroussens*

René NELLI

*La canaule ariègeoise*

Robert MESURET

*Le Musée Paul-Dupuy*

Maurice NOGUÉ

*Bibliographie du Folklore Audois (suite)*

René NELLI

*Les Livres*

---

## L'ÉCHANGE DES CŒURS ou :

### de l'origine de l'amour-passion

---

On connaît ces chansons — il en existe une centaine — qui, au début du 19<sup>e</sup> siècle, prêtaient leur musique aux métaphores du cœur (cœur donné, dérobé, échangé, brisé, brûlé, etc) conjuguées, à partir de 1900, avec le thème de la « Femme fatale » ? Tout le monde a entendu des rengaines comme : « Ton cœur a pris mon cœur », où il faut bien se résoudre à aller chercher les éléments d'un Folklore moderne de l'Amour. Car, enfin, ces chansons, si elles n'ont point été trouvées par le « peuple », ont du moins, été écrites pour lui, comme d'ailleurs celles du XIV<sup>e</sup> ou du XV<sup>e</sup>, et s'il les a retenues, quand il oubliait le nom de leurs auteurs, c'est sans doute qu'elles faisaient vibrer sa plus basse, mais aussi sa plus traditionnelle sensibilité. Autant que le thème littéraire des « ruines », du « Lac », ou de l'« impossible évasion », celui du « cœur échangé », si l'on met en ligne de compte le nombre de personnes qui ont subi son emprise, mérite de figurer dans une histoire de la Poésie collective, et plus légitimement encore, dans une histoire de l'Amour.

Jusqu'à notre époque, son rayonnement, son efficacité n'ont pas cessé de s'exercer. Mais si nous descendons le cours des âges, nous le trouvons de plus en plus véhément au fur et à mesure que nous nous rapprochons du XIII<sup>e</sup> siècle. Les métaphores qu'il met en œuvre, aux 18<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, appartiennent, je le veux bien, au domaine littéraire savant et, sans doute, de leur temps, n'évoquaient-elles rien de profondément senti (mais qu'en sait-on ?). La préciosité avait évaporé les secrets de l'amour, le Bel-Esprit, tari la veine sentimentale ; les doctrines de l'Amour-Raison, en soumettant la passion au jugement, et surtout en mettant en madrigaux, la Raison elle-même, avaient pu contribuer à couper l'idée d'amour de ses racines effectives. Et, somme toute, les marquises en avaient moins bien attrapé le mystère que ne le feront les grisettes. Elles n'avaient retenu de ces motifs folkloriques que celui du « cœur dérobé », qui est, de tous, le plus galant, le plus superficiel, le plus « vraisemblable » et, en un sens, le plus rationnel : je veux dire : le moins magique. En outre, ces fictions du cœur dérobé devenaient vite ridicule : (votre œil en tapinois me dérobe mon cœur...), parce que, laissant de côté le sérieux, ou le tragique, de la passion, elles ne savaient pas attendre.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, au contraire, les grands hermétistes de l'Amour : Maurice Scève, Heroët, et même Joachim du Bellay, dans l'« Olive », sont encore pénétrés d'une véritable gnose érotique

où les yeux, l'esprit, le cœur, jouent chacun leur partie dans l'énamourement mystique. L'influence desséchante (au point de vue passionnel) de l'Antiquité et de l'Epicurisme y était largement compensée par le renouveau des idées néo-platoniciennes et Pétrarquistes, sans parler de celui des Philosophies occultes. Aussi bien, ne faudrait-il pas prendre pour de simples concepts littéraires les mythes que l'on rencontre dans les deux poésies, populaire et savante, de cette époque. Ils exprimaient une adhésion mi-sincère, mi-feinte, à une métaphysique de l'Amour, à laquelle sinon le cœur, du moins l'Esprit, était resté fidèle, et qui faisait entrer la Mort dans le Jeu de la Vie et de l'Amour, pour leur donner poids et les éterniser. Ces idées ingénieuses émouvaient plus qu'on ne le pense, parce qu'elles correspondaient à des croyances et à des pratiques en voie d'extinction, mais encore actives.

Arrivons à Pétrarque : Il n'est besoin ici que de citer : Nous lisons au début du sonnet CLXXII : « Amour de sa main droite m'ouvrit le flanc gauche, et il y planta au beau milieu du cœur un laurier si vert que sa couleur aurait bien vaincu et effacé toute émeraude ». Cette singulière greffe, n'est-elle qu'une invention littéraire, d'ailleurs de mauvais goût, ou s'inspire-t-elle de conceptions traditionnelles ?... « Telle je la trouve (Laure) en mon sein, où que je sois, — continue le poète, — heureux fardeau, qu'avec de pieuses prières j'adore comme une chose sainte, et devant lequel je m'incline ». Cette sacralisation de Laure, à la fin du sonnet, ne révélerait-elle pas tout autre chose qu'un trait d'esprit ?...

Nous passerons assez rapidement sur la Poésie catalane du XIV<sup>e</sup>, celle de Jordi de San-Jordi, par exemple. On y constate la présence des mêmes thèmes : échange des cœurs, cœur de l'ami logé dans la poitrine de la Dame comme dans une douce prison, etc... ; ce qui n'a rien d'extraordinaire puisque Jordi a imité à la fois Pétrarque et les Troubadours.

Mais Dante nous arrêtera plus longtemps. Il y a, dans la « Vita Nuova » la page que voici :

« Je crus voir (le seigneur Amour) tenant dans ses bras une personne nue et enveloppée seulement d'un drap couleur de sang. Je la reconnus tout aussitôt pour la Dame inspirant la vertu qui avait daigné me saluer le jour précédent. Celui qui la portait tenait dans l'une de ses mains quelque chose qui était tout en feu, et il me dit ces mots : Vide cor tuum : vois ton cœur. Et après quelques instants, je crus voir qu'il éveillait celle qui dormait, et qu'à l'aide de toutes sortes d'inventions, il lui faisait manger cette chose ardente qu'il tenait dans sa main, ce qu'elle ne faisait qu'avec crainte et répugnance. »

On a l'impression, ici, que c'est moins une fiction poétique que nous rapporte Dante, qu'une sorte d'opération magique transcrite symboliquement. Or, nous savons que beaucoup de ses conceptions procèdent en droite ligne des Troubadours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Nous voyons, en effet, chez eux, la métaphysique

des yeux, de l'esprit et du cœur jouer un rôle de tout premier plan. Et il faudrait insister sur leur mystérieuse vision par le cœur (« Dame, si mes yeux ne vous voient pas, sachez que mon cœur vous voit » : Bernard de Ventadour), sur l'apparition de la Dame qu'ils voient en rêve ou dans leur cœur, et sur la concentration de tous leurs sens en un, dans leur poitrine (Roman de Flamenca). Ce sont là des idées qui leur sont familières et à propos desquelles évoquer la « Préciosité littéraire » reviendrait à ne rien expliquer du tout : la Préciosité s'exerce *toujours* sur une métaphysique — ou même sur une magie dégradée, auxquelles on a cessé de croire. Et c'est cette métaphysique qu'il faut retrouver.

La religion de l'Amour, dans l'allure figée, rituelle qu'elle prend au XIII<sup>e</sup> siècle, avait dû codifier, en imitant le cérémonial de l'hommage féodal, des croyances très anciennes dont la signification devait déjà être obscure pour les contemporains. On sait que l'hommage amoureux consistait, pour l'amant, à mettre sa main dans la main de la Dame, et à recevoir d'elle un baiser. La Merci, qui a souvent été mal comprise, était la décision gratuite par laquelle la Dame acceptait de devenir le Double spirituel de son ami, de se fondre mystiquement à lui, d'assurer peut-être sa protection magique, comme nous le verrons plus loin, et dans tous les cas, de l'« exalter ». Mais cet hommage par le baiser *ne s'est-il pas accompagné d'un échange rituel des cœurs* ? Les Troubadours ont été discrets sur ce point, mais, dans le roman de Flamenca, le plus extraordinaire du Moyen-Age provençal, on ne peut pas ne pas être frappé par l'allure rituelle de cette sorte de cérémonie au cours de laquelle Flamenca dit à Guillaume : « Ami, avec ce baiser je vous livre mon cœur et prends le vôtre qui me fait vivre », et Guillaume à Flamenca : « Dame, je le reçois et le garde au lieu du mien que je vous confie » (1). Par là suite, Flamenca sentira le cœur de Guillaume vivre dans sa poitrine (2). Est-ce trop solliciter les textes que de croire, sur leur témoignage, que l'hommage par le baiser était quelquefois, sinon toujours, un échange des cœurs, c'est-à-dire une identification mystique de l'ami avec l'aimée ?

L'amour provençal a été plus mal compris encore que la Merci : on l'a fait ou trop charnel ou trop chaste. On l'a assimilé soit à une lubricité hypocrite soit à un simple amour de tête ou de politesse. En réalité, il revêtait un double aspect : Il y avait un amour pur qui consistait « dans la contemplation de l'esprit et l'affection des cœurs » (3), et qui, pour se maintenir tel, avait besoin de se sentir entouré d'obstacles : La Dame était mariée, de condition supérieure à celle de l'ami... Mais il y avait aussi

1) Le Roman de Flamenca, publié par Paul Mayer, Paris, 1865, page 383.

2) Le Roman de Flamenca, publié par Paul Mayer, Paris, 1865, page 385.

3) Andreae Capellani regii Francorum DE AMORE libri tres, ed. Trojel, p. 182. Et purus amor esu, qui omni modo dilectionis affectione duorum amantium corda cunjugit. Hic autem in mentis contemplatione cordisque consistit affectu...

un amour « chevaleresque », de caractère plus sensuel, qui exigeait l'égalité sociale des amants, était en familiarité avec l'idée de la Mort (parce que le chevalier, pour l'amour de sa Dame, combattait des ennemis réels et pas seulement la guivre (4), postulait, pour cette raison même une fusion magique plus étroite avec la Femme, comportait pour celle-ci d'autres « devoirs » que ceux de l'amour « pur » : celui, par exemple, de dormir avec le chevalier valeureux (La Dame, dit R. de Miraval, commet un péché mortel si elle refuse de coucher avec un preux) et enfin, semblait garantir à l'ami, en cas de danger, une protection surnaturelle plus accentuée.

Mais Amour courtois et Amour chevaleresque s'étaient, de très bonne heure, contaminés l'un l'autre, parce qu'il arrivait quelquefois que des troubadours fussent aussi chevaliers. Si bien qu'en ayant l'air de procéder tous deux d'une sorte d'amitié aristotélicienne rapportée à la Femme (« Qui me prouvera qu'il est illicite d'aimer une Dame comme un vrai ami ? » disait le moine de Montaudon) (5), ou de la Caritas chrétienne, ou de l'Ethique cathare, ils perpétuaient, en même temps, des pratiques à tonalité magique qui requéraient, précisément, cette exaltation charnelle dont l'amour chevaleresque, pour son compte, s'était si bien accommodé. Il ne faut donc pas s'étonner, comme l'ont fait certains critiques, de trouver chez les Troubadours des expressions assez libidineuses — (évoqueries osées, goût de la délectation onirique... etc.) — ni se hâter d'en conclure que leur amour n'était point « pur » en esprit. Il suffit de lire André le Chapelain pour comprendre que l'amour courtois pouvait — et devait — aller jusqu'à la contemplation de la Dame nue et à des caresses très hardies *pourvu que l'acte, qui tue l'amour, n'eût jamais lieu*. C'était là une variété d'amor « imperfectus » ou « interruptus », dont les Troubadours, sans doute, ne comprenaient plus le sens primitif, mais qui pouvait trouver une légitimation suffisante — sinon une explication — non seulement dans la Doctrine Cathare, mais même dans les théories de Saint-Bernard qui proclamait que l'Amour est « Un », que la Caritas n'est qu'un élan charnel transmué, et que c'est avec tout son corps que l'on aime le Christ.

Il reste donc que l'échange des cœurs a pu s'opérer, comme on le voit dans le roman de Flamenca et dans « la Nouvelle du Perroquet », plus charnellement que dans l'hommage courtois, dans tous les cas où il s'agissait d'obtenir de la Dame un secours mystique. Car c'est de la chaleur amoureuse que la Magie tirait son efficacité. L'idée que la femme — par son contact physique — mettait en jeu une protection occulte, a toujours été très répandue dans le monde méditerranéen : On croyait — et on croit encore — que de dormir avec une jeune femme prolongeait la vie des vieillards ou des malades et, comme l'affirmait le trou-

4) Per amor de ma dona IEU m'combat ab la vibra : inscription de l'église se. St-Bertrand de Comminges.

5) Antoine Thomas : Francesco de Barberino, page 109.

badour Guillaume IX, faisait vivre cent ans. Il est certain que dans Chrétien de Troyes, comme dans Wolfram d'Eschenbach, c'est une influence magique du même genre que Perceval est censé recevoir de sa Dame, à l'heure du danger, surtout quand des circonstances fortuites : quelques gouttes de sang perdues dans la neige par un oiseau blessé, viennent donner un substrat concret à l'image féminine qui hante son cœur. C'est d'elle que lui parvient l'influx d'amour qui le protège.

Il s'agit bien d'ailleurs d'une identification « surnaturelle ». Les deux amants n'en forment plus qu'un et l'Espace est aboli. Et l'on conçoit qu'il n'y ait que l'amour pur (ou, bien entendu, l'amor « imperfectus », « interruptus ») qui soit à même d'assurer ce retour à l'androgynat. La tentation lubrique, si elle n'est pas surmontée, exerce une action magique inverse : elle sépare plus qu'elle n'unit ; elle dépouille le guerrier de sa fureur sacrée (6), de son héroïsme, comme elle ôte au poète l'inspiration morale dont la femme est le principe. C'est pourquoi il importait non pas seulement de mettre autour de l'amour des barrières qui l'empêchassent de déchoir, mais encore d'aguerrir l'esprit contre les tentations de la chair, selon des méthodes qu'il est malheureusement difficile de préciser, mais dont il est permis de penser qu'elles devaient ressembler fort à celles que pratiquaient vers 1330, au grand scandale de la chrétienté, les Béguins de Saint-François (7).

Mais lorsque l'échange des cœurs se déroulait dans une telle atmosphère, il devait alarmer les maris qui, pourtant, selon les lois mondaines, étaient tenus de laisser leurs femmes libres de s'y adonner. La chronique raconte que des Troubadours ont été parfois malmenés par des maris jaloux. Le récit de ce qui arriva au malheureux poète Guilhem de Cabestanh est trop connu pour que je le rapporte ici dans tous ses détails : Il suffit de rappeler que Raymond de Castel-Rosselo, soupçonnant sa femme Saurimonde de s'être ainsi liée d'amour avec lui, le fit assassiner et lui ayant arraché le cœur, le servit à Saurimonde comme étant celui d'un sanglier. Dès qu'elle sut qu'elle avait mangé le cœur de son amant, « elle se jeta d'un balcon en bas et se cassa la tête », ne voulant pas « que jamais d'autre nourriture lui ôte de la bouche le goût que le cœur de Guillaume y avait laissé... ». Nous ne saurons jamais ce que le biographe pouvait avoir dans

---

6) Dans le Folklore occitanien, la licorne ne symbolise pas la pureté, ni à plus forte raison, Jésus-Christ. C'est une mauvaise bête dont la fureur s'éteint dès qu'elle aperçoit une Vierge. Mais si elle défaille ainsi, c'est d'épuisement érotique. (E can la ve, el s'adorm e s'afauda). Karl Bartsch. *Chrestomathie provençale*. 1868 : aisso son las naturas d'alcuns auzels e d'alcunas bestias. page 327.

7) item dixit se audivisse a quodam quem nominat quod inter quosdam erat opinio ali quorum quod non debebat reputari homo vel mulier virtuosus vel virtuosa nisi se possent ponere nudus cum nuda in uno lecto et tamen non perficerent actum carnalem. (*Liber sententiarum* in : Philipp A. Limborch *Historia Inquisitionis*. Amsterdam. 1692. déposition de Guillaume Roux. page 363.

l'esprit quand il inventa cette histoire. On peut cependant hasarder cette explication : les deux amants avaient échangé leurs cœurs, idéalement. Par la suite : ou bien le mari n'a pas cru à la pureté de leurs intentions magiques ; ou bien : ils ont réellement succombé à la tentation. Dans les deux cas, la magie aurait été profanée et il devait venir à la pensée d'un homme simple et cruel de matérialiser — en guise de châtement — l'opération symbolique qui avait été le prétexte de la faute, en forçant la Dame à manger réellement le cœur du Poète. Mais si cette hypothèse était vraie, il y aurait entre le « cœur mangé » de la « Vita Nuova » et celui de la Biographie provençale, autre chose qu'une ressemblance fortuite...

Tant de faits concordants ne suggèrent-ils pas que l'échange des cœurs a été, en Languedoc, au XIII<sup>e</sup> siècle, la dernière survivance d'une pratique très archaïque d'identification amoureuse ? Il n'est pas possible qu'une telle fixité dans les thèmes n'ait pas correspondu à un ensemble de croyances communes aux sociétés aristocratiques de la Méditerranée occidentale. On les trouve chez les Arabes d'Espagne. Sans prendre parti dans la querelle qui divise les Romanistes, touchant l'origine des motifs lyriques provençaux, et sans aller aussi loin que M. Nykl qui pense que cette lyrique est d'origine andalouse, il est certain que les Arabes ont connu le thème du cœur échangé : « Je voudrais que mon cœur eût été ouvert comme avec un couteau ; tu y serais entrée, puis il se serait refermé dans ma poitrine » (8). Il est inutile, je crois, de pousser plus loin les comparaisons et de faire intervenir ici les Taoïstes qui croyaient, par la méditation, « faire entrer dans leurs cœurs une image de la femme comme une image du soleil et de la lune, de couleur rougée et d'un éclat pourpré, grande comme une pièce de monnaie », et qui, par surcroît, s'adonnaient à l'« Amor interruptus » (9). Ce qu'on peut affirmer, c'est que le monde arabe, l'Espagne, l'Italie et la France du Sud ont été particulièrement sensibilisés aux rites du cœur.

Qu'il ait existé des procédés analogues de communion spirituelle, nul n'en saurait douter non plus. L'échange des souffles dans le baiser, celui du sang, par incision, l'identification par absorption du sang de l'amie, etc... sont bien connues des ethnographes. On sait qu'il n'y a pas très longtemps, les filles qui, en Languedoc, voulaient être aimées « jusqu'à la mort » s'arrangeaient pour faire absorber à leurs amoureux, dans un gâteau, une goutte de leur sang (voire de leur sang menstruel). Quant au cœur, siège immatériel de Brahma dans les Vedantas, organe de l'intelligence chez Aristote, de la vision intérieure

---

8) Ibn Hazn : le collier de la colombe. XII<sup>e</sup> siècle. traduit par E. Der-menghem. « Les cahiers du Sud ». N° 285 (1947).

9) Il convient de rappeler aussi que les Theosophes contemporains s'imaginent que le « chakra » du cœur — sorte d'organe animique — préside aux fonctions de sympathie surnaturelle, fait éprouver les douleurs d'autrui, assure une certaine identification avec le « Prochain », etc...

(semble-t-il) chez les Troubadours (10), il a toujours été l'instrument privilégié des communications magiques. (Tous les amoureux sentent vraiment l'émotion amoureuse leur « briser » le cœur). Il était à peine besoin, pour développer la magie du cœur échangé que vint interférer le thème annexe de l'« âme séparable ». En Languedoc on trouve encore de nombreuses traces de cette croyance primitive selon laquelle un guerrier mettait en sécurité son principe vital dans quelque lieu inaccessible — ou même dans une partie de son corps difficile à détruire. Dans le roman occitanien de Blandin de Cornouailles et de Guilhot Ardit de Miramas, la force du géant réside dans une de ses dents. De même, dans plusieurs contes populaires, le principe vital du héros est enfermé dans un œuf, l'œuf dans une palombe, la palombe dans un renard, etc... etc... On conçoit sans peine que les méditerranéens aient eu l'idée de déposer leurs âmes individuelles dans le sein même des femmes qui, demeurant à l'écart des combats, dans les lieux fortifiés, n'avaient qu'à prier pour les guerriers dont elles recélaient le cœur. Tous leurs instincts, toutes leurs méditations analogiques, conseillaient aux hommes cette tentative surnaturelle. La mère qui porte son enfant n'a-t-elle point deux cœurs dans sa poitrine ? Ne savait-on pas qu'elle peut donner à son mari, s'il meurt à la guerre, des enfants en qui il se réincarne (Thème des héros qui n'ont point connu leurs pères). La mère n'abrite-t-elle pas, de la même façon, les esprits des morts ?

Le rite du cœur échangé se résoud ainsi en l'intuition même selon laquelle l'amour de la mère pour son enfant n'était autre que la manifestation d'un « je ne sais quoi » que l'homme devait imiter pour créer un nouveau sentiment sexuel. S'il est vrai que « amare » dérive de « amma », mot par lequel les enfants désignaient leurs mères, la substitution de « amare » à « diligere » (choisir lucidement) serait lourde de signification. Plus généralement encore, l'Amour n'aurait-il pas été un greffon féminin enté sur la virilité et revigorant la part féminine qui est en chaque homme ? (et, dans cette hypothèse, il faut avouer que les vers de Pétrarque cités plus haut, prendraient, accidentellement peut-être un tout autre sens). Or, le Folklore actuel de l'Occitanie -- et de la France -- nous apporte beaucoup de témoignage troublants. Sans parler des nombreux contes où paraissent des hommes incapables d'aimer, c'est-à-dire : de donner leur cœur, parce que des monstres le leur ont dévoré, il faut rappeler qu'il a existé des sorcières — j'en ai moi-même consulté une à Villegailhenc (Aude) — qui liaient le cœur des fiancés, en les faisant boire dans le même verre, pour que l'un éprouve aussitôt ce qu'éprouvait l'autre. J'ai connu une Dame, fort intelligente, de Carcassonne qui, alors qu'elle était jeune fiancée avait senti, m'affirmait-elle, à l'imitation des Mères qui croient partager, à distance, les douleurs physiques de leurs enfants, le choc de la blessure reçue par son futur mari, pendant la guerre

---

10) « En mon cœur, tous les soirs, je contemple celle que je sers ».  
(Arnaud Daniél).

de 14-18. Et faut-il souligner que, très souvent, c'était les hommes, ainsi liés magiquement, qui croyaient ressentir — pour bizarre que cela paraisse — les douleurs de leurs femmes lorsqu'elles accouchaient ? (Ce qui a pu générer, par contre-coup, les mises en scène de la « Couvade »). Un sorcier de F... (Aude) m'a fait voir, l'été dernier, un grimoire manuscrit du 19<sup>e</sup> siècle, où, à la formule « Bestaberto corrumpit viscera ejus mulieris », très répandue dans l'Aude, avait été substitués l'image de deux cœurs percés d'une flèche et les mots : « cor - cor - viscera corrumpit ». Et il m'expliquait que la première formule déclenchait l'amour malhonnête, et la deuxième, l'amour des époux... Quant à la possibilité d'une aide magique apportée par la femme à son amant, elle est actuellement encore objet de croyance, bien qu'elle se soit désacralisée au point de se confondre, il faut le reconnaître, avec la simple « sympathie » naturelle... On pourrait multiplier les exemples de ce genre, s'il n'était temps de faire une dernière constatation et d'en venir à la conclusion que voici :

Toutes ces opérations magiques de « ligature amoureuse », dont l'échange des cœurs n'a peut-être été qu'un cas particulier, mais privilégié — *ont toujours précédé l'apparition de l'amour (au sens moderne)*. Partout on voit la surestimation de l'idée de femme (Femme-Nature, Femme-Fécondité, Femme-« Matriarcale », Femme-Sociale), et les efforts accomplis par l'Homme pour s'identifier avec elle, *se situer bien antérieurement à la naissance de l'amour-passion*, et même coïncider pendant de longs siècles, *avec le mépris de la femme en tant qu'individu*. Dans la Chanson de Roland, il n'est jamais question d'amour, mais Aude est si bien liée à Roland qu'elle tombe morte lorsqu'elle apprend qu'il a été tué. Dans le roman beaucoup plus tardif de Wolfram d'Eschenbach, le Parzival, pas un mot d'amour, mais partout l'identification magique. Chez les Troubadours, jamais de passion, mais toujours la vision mystique à travers l'Espace et le Temps, les communications surnaturelles, l'« hommage »... Que faut-il conclure de tout cela ? Que l'échange des cœurs — et les rites du même genre — ont été pratiqués bien avant que l'amour n'existât, *que l'amour en est peut-être sorti*, et qu'il s'est exprimé pendant 700 ans dans les images traditionnelles qui portaient témoignage de son origine.



Il est un point sur lequel on n'insistera jamais assez : L'amour-passion n'est pas naturel à l'homme. Celui-ci est enclin, par nature, à la violence, à l'appropriation, à la rage sensuelle, à la tendresse (née souvent de l'habitude) mais pas à l'amour-passion, qui est une construction sociale. Qu'est-ce donc que cet amour, si étrange qu'on l'a appelé maladie, si rare que la plupart des hommes ont passé leur vie sans l'éprouver jamais, si peu instinctif que des peuples entiers paraissent l'avoir ignoré et qu'en Occident même, il n'aura duré que de 1200 à 1914 (environ) ? Voici à peu près ce qui le caractérise : Il ne peut pas être assouvi par l'acte, il croit transcender les corps, il fait de

l'être aimé, contre toute raison, un être irremplaçable, il se meut volontiers dans l'idée de mort, symbole de ce qui sépare les amants et de ce qui les réunit, enfin, il supprime le temps, revendique l'éternité (même quand il ne dure que trois semaines). Mais si nous cherchons à ramener tous ces rêves à une exigence élémentaire — et cependant encore passionnelle — nous trouverons que l'amour-passion consiste dans le vœu *désespéré* que fait l'homme de devenir une femme tout en restant un homme, et la femme, de devenir un homme tout en restant une femme. Il n'y a point d'autre mystère. Or, si la femme est portée naturellement à s'identifier avec ce qu'elle « contient » : son enfant, ou même avec son amant, qui incarne à ses yeux un sexe qu'elle tient — inconsciemment — pour supérieur au sien ; l'homme, au contraire, dès l'origine, a dû refouler comme humiliante la tentation de se confondre subjectivement à la Femme : on ne désire pas de passer dans un être qui n'a point d'âme, qui n'est pas capable de vertu et qui n'est, somme toute, qu'un objet de consommation.

Et pourtant, dans le temps même où il méprisait la femme-individu et préférait à son amour les camaraderies guerrières ou les communions homo-sexuelles, il vénérât en elle l'image de la Fécondité ou de la cohésion sociale. Aussi est-il probable que c'est par l'intermédiaire de cérémonies magiques, où la Femme, sacralisée et divinisée en tant que puissance de la Nature, se voyait revêtue du caractère surnaturel qui n'avait point été reconnu à son individualité réelle, que l'Homme a dû apprendre à sortir de lui-même, à se rêver intérieur à l'âme de la Féminité, et à libérer en lui l'instinct d'enfance qui le poussait à faire retour au sein maternel.

Rien d'étonnant donc à ce que l'amour se soit dégagé de la sorcellerie au moment où l'on commençait à admettre que la femme était « capable de vertu » (Traité de l'Amour de Plutarque — Christianisme), qu'il se soit affirmé mieux encore au XIII<sup>e</sup>, sous la forme conventionnelle d'un hommage rendu à la femme du seigneur, à la puissante Dame, à la « Maîtresse ». Rien d'étonnant non plus à ce qu'il ait d'abord impliqué une surestimation de la femme choisie et qu'il ait gardé cependant, avant de devenir la passion moderne, ce caractère « intellectuel » qui appartient à tout acte magique. Cet amour, en effet, est resté longtemps subordonné à un jugement de valeur porté sur la Dame (si elle déméritait, on ne l'aimait plus. cf. Amour Cornélien).

Mais on dira que c'est précisément le passage de l'« amour-jugement », à l'amour passionnel qui demeure inexplicé. Je ne le pense pas. C'est en suivant sa propre pente, en s'intériorisant de plus en plus, que l'amour est devenu une passion. De nos jours l'échange des cœurs a été remplacé par l'échange, beaucoup plus profond, des « fatalités ». Comme les femmes jouent maintenant dans la société un rôle de plus en plus vitalisant, aimer l'une d'elles, c'est la faire entrer dans sa vie totale et disposer de la sienne. Tandis que l'adoration mystique de la

femme du seigneur n'avait aucune influence sur la destinée même du Troubadour, aujourd'hui elle implique le choix d'un destin commun. Il ne s'agit pas, non plus, de s'engager, comme au 17<sup>e</sup> siècle, dans une voie de perfection où les exigences de l'amour coïncident à peu près avec celles de l'Honneur, et où l'amant, esclave de la seule vertu, se libère de la fatalité passionnelle dans la mesure où il se refuse à un amour honteux; il faut, maintenant, que la femme révèle et incarne le destin le plus secret, le mieux libéré (mais libéré, cette fois, des conventions éthiques ou sociales), le destin le plus tentant, le plus « malheureux », de celui qui l'a « choisie ». Car la passion est toujours malheureuse. Même dans le cas où elle s'accorde avec le goût de la perfection individuelle, elle se heurte à des obstacles dont la mort seule peut l'affranchir (Sévère veut mourir quand il apprend que Pauline est mariée; Atala se suicide). A la limite, si elle se confond avec le destin « libre » — mais inavoué — de l'amant, elle peut n'être qu'une pure tentation de malheur ou de mort. C'est en cela qu'elle est une névrose. On sait que certains jeunes délinquants se font tatouer autour du cou la ligne en pointillé de leur décollection future (11). Leur souhait inconscient de mourir décapité se dessine ainsi à l'endroit où il faut. Et c'est, évidemment un élan passionnel — vers une femme ou vers un homme — qui, le plus souvent, les mène où ils ignorent qu'ils veulent aller. J'ai pris comme exemple un cas-limite, mais il en va à peu près de même de toutes les passions érotiques. Les femmes le savent bien, dans le fond de leur cœur, qui cherchent à plaire (c'est-à-dire à attirer le choix) en mimant, comme elles le peuvent, par leur air, leur mise, leurs mœurs, l'image d'un destin que l'homme ne réaliserait pas sans elles. Les unes ont un air de saintes éplorées, les autres jouent les « femmes fatales ». Mais ce sont celles qui prophétisent le mieux la destinée qui se cherche au cœur d'un homme, qui en seront le plus passionnément aimées. Et, bien entendu, quand elles semblent promettre, à la façon des antiques sorcières, un sort inavouable ou tragique, étant donné que les hommes les plus virils s'attachent inconsciemment aux dangers, à la liberté et à la mort, la passion qu'elles inspirent alors est portée à son comble.

Mais il est clair que les conditions nécessaires au développement de l'amour-passion ont, aujourd'hui, presque disparu. La femme, devenue l'« égale » de l'homme, travaille comme lui, joue son rôle dans la vie sociale et politique. Elle ne peut plus être surestimée de façon magique ou, tout au moins, irrationnelle. Outre qu'elle réprime, par imitation de la masculinité, la partie instinctive, fantastique de sa nature, si tentante jadis pour l'amoureux, elle n'entre plus dans le mystère postulé par les religions, ni dans l'au-delà dont elle bénéficiait sur le plan terrestre. Le dernier effort pour lui rendre, non pas son

---

(11) Voir à ce sujet les travaux de M. J. Herber, notamment : le tatouage des jeunes délinquants à Tunis. XVI<sup>e</sup> Congrès d'anthropologie. Bruxelles. 1933.

antique transcendance, mais une sorte de merveilleux immédiat aura été marqué par la Poésie surréaliste, magico-objective et surnaturelle sans Dieu. Mais cette tentative individualiste — pour brillante qu'elle ait été — avec ses notions complémentaires de hasards miraculeux si bien liés, en effet, à la Passion, n'aura eu guère d'action sur l'évolution de comportement sentimental populaire.

La femme, décidément, ne doit plus être aujourd'hui qu'une amie pour l'ami (au sens Aristotelicien). La passion paraît d'ailleurs ridicule — et elle l'est en effet — n'ayant plus de place entre le délire sensuel et la tendresse-estime. La plupart des barrières mises par la Famille et le Social à la liberté de l'amour sont tombées, et l'on sait que celui-ci ne peut pas se développer sans quelque contrainte. Son Histoire met en lumière la très lente évolution — presque achevée — qui a tendu au cours des siècles — à enlever *aux hommes mûrs, sinon aux vieux — le monopole presque exclusif qu'ils s'étaient arrogé sur les jeunes femmes*. Maintenant les jeunes gens ont conquis le droit de se marier à peu près dès qu'ils le veulent. Conditions très favorables à l'amour naturel et à la procréation, mais très défavorable à la passion, parce qu'il n'y a presque plus de femmes inaccessibles, enfermées dans des tours, prisonnières de l'argent, ou d'un vieillard, ou de leur propre morale. Et c'est surtout dans la multiplication des mariages jeunes, presque des mariages d'enfants — suivis souvent de prompts divorces — que l'amour s'affranchit aujourd'hui des contraintes, et que la femme aimante tout le social. Essentiellement féminine dès l'origine — puisque la Mère et l'enfant en constituent la seule cellule vraiment objective — la Société a pris, de nos jours, une tonalité sentimentale plus accentuée, mais beaucoup moins passionnelle... Par contre, *toutes les valeurs morales* projetées dans le futur par le rêve des hommes, maintenant que les religions ont perdu toute efficacité, *sortent du sein de la Femme*: (charité, amour fraternel, pitié, haine de la violence et de la guerre, condamnation de presque toutes les sacralisations « viriles »). Et l'ilôt de fraternité réalisé jadis — aristocratiquement — par deux amants au cœur lié, c'est maintenant le rêve de tous que de l'agrandir aux proportions du social tout entier, en donnant à la communauté humaine un cœur non plus matriarcal, mais maternel. Alfred de Vigny avait bien vu combien les Révolutions étaient féminines, et Auguste Comte combien l'humanité était Femme !

Mais il n'en est pas moins vrai que cette féminisation morale va à l'encontre de l'amour-passion et tend à la refouler sous sa forme irrationnelle et névrotique, dans les milieux les plus basement individualistes de nos sociétés.



Ces considérations qui nous entraînent trop loin, étaient pourtant nécessaires pour montrer en quoi devait s'achever cette singulière « maladie » amoureuse qui a mis 700 ans à se

développer à partir d'un acte de sorcellerie, parfaitement bien accordé, il faut le souligner, à certaines aspirations viriles.

En résumé, nous pouvons, semble-t-il, tenir pour acquis :

1°) que dans toutes les sociétés dont il nous reste des témoignages littéraires la sacralisation de l'idée de Femme (Mère, Nature, etc) a précédé la naissance de l'Amour.

2°) que l'homme n'a jamais répugné à s'identifier mystiquement avec la Femme-déesse, mais toujours avec la femme-quotidienne, généralement méprisée comme objet sexuel.

3°) que l'identification spirituelle exigée par l'amour-passion n'a été possible qu'à partir d'une opération mentale à signification religieuse ou magique et indirectement sexuelle.

4°) que parmi les procédés magiques de communion amoureuses, *l'échange des cœurs* a dû jouer un rôle privilégié dans les pays de la méditerranée occidentale : Espagne, Italie, France du Sud ; et que c'est dans la littérature occitanienne qu'on en découvre les vestiges les plus nets.

René NELLI.



---

## Un plat de Giroussens

---

Les poteries à vernis plombifère décoré sur engobe fabriquées au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'orée méridionale de la forêt de Giroussens, dans le hameau de Roques, sont si peu connues (1) que leurs meilleures productions étaient hier encore attribuées à Beauvais (Musée de Sèvres), au Dauphiné (Musée de Cluny), à Montpellier (Coll. Cazalis de Fondouce), à la Saintonge (Coll. Périé), à la Hongrie ou au Proche-Orient (Musée Boymans, à Rotterdam). Si ces bassins tournés à l'espagnole ont parfois de lointains rapports avec ceux de Rhodes ou de Montelupo, ils doivent pour la technique aux sables de l'Agout trop chargés d'éléments ferreux et pour le décor à la stylisation populaire des figures de baladins ou à la caricature des hobereaux du voisinage : histrions et gentilshommes qui seuls avec les fleurs inspirées de la Perse étaient assez richement vêtus pour fournir à nos potiers albigeois des modèles dignes de leur pinceau coloré.

Une des plus belles pièces qui soient sorties de leur four est le plat, naguère à Saint-Raymond et aujourd'hui au Musée Dupuy, dont nous donnons la reproduction (2). Le décor est bleu et manganèse sur fond crème : au centre, fumant la pipe, trois personnages dont deux cavaliers ailés. Le marli est orné d'une frise de cavaliers du même type. Une naïveté proche des dessins d'enfant se concilie avec l'habileté décorative. N'est-ce pas la caractéristique de l'art populaire ?

Bien des céramistes modernes, ignorant jusqu'au nom de Giroussens, se sont inspirés des formes, des lignes et des couleurs de nos potiers albigeois et on pourra le constater en voyant les bassins du Musée Dupuy au décor vert, jaune et manganèse de palmes, de marguerite et d'oiseaux, qui semble avoir pressenti le cubisme.

Félix MATHIEU et Robert MESURET.

---

(1) Le travail le plus ancien est celui de M. Emile RIEUX, *Les poteries de Giroussens*, Albi 1901.

(2) Il a été acquis de M. Augustin le 13 juillet 1901 pour le prix de 10 Frs. — Cf. également sa repr. dans P. Mespilé in *Art Méridional*, décembre 1938, p. 6; F. Mathieu et R. Mesuret in *Faenza XXXV-1948* p. 10 et pl. III. — Il porte le n° 175 du cat. de 1934 (*Bullet. munic.* 1934 p. 1016).

---

---

## La Canaula ariègeoise

---

La « canaula » est un collier que l'on mettait au cou du bélier (marrá) quand il partait en transhumance. C'est une mince lame de bois de 0 m. 50 de long sur 0 m. 10 de large, ployée de façon à pouvoir se refermer sur elle-même. On y suspendait une clarine ou « borromba ».

L'exemplaire que nous présentons ici est en bois de châtaignier. Il est remarquable par sa fermeture, visible sur la photographie, constituée par trois tenons dans lesquels passe une tringle ; et aussi par sa décoration qui combine la natte avec l'étoile à six rais ovales, inscrite dans un cercle. Il est inutile de chercher une filiation précise à ce décor élémentaire que sa simplicité technique a proposé souvent à l'imagination de l'homme. Il faut cependant remarquer qu'il reproduit à peu de chose près les dessins géométriques gravés sur les stèles ibériques — notamment sur la stèle du musée archéologique de Berlin. Le rapprochement est d'autant plus intéressant que ces stèles portent souvent, outre la natte et l'étoile à six rais, l'image du swastika, qui manque sur notre « canaula », mais que l'on trouve sur quelques autres, et même sur les sabots des paysans de la vallée de Bethmale. C'est l'association : « nattes-étoiles-swastikas », qui représente le thème complet de la plus ancienne décoration traditionnelle ariègeoise.

Il est certain que le collier pour bélier était considéré comme ayant une valeur prophylactique. L'étoile à six rais, comme le swastika, passe en Ariège (et dans le pays Basque) pour écarter du troupeau les maladies et les dangers. Et le marrá qui conduit le troupeau devait être spécialement protégé par la magie. C'est pourquoi on attachait quelquefois à son collier, près de la cloche, un sachet contenant une pierre : la variolite, qui avait la propriété de la préserver de la clavelée.

La canaula décrite ici provient du hameau de Couquet (commune de Bélesta, Ariège). Elle a été donnée au Laboratoire d'Ethnographie régionale du Musée Paul-Dupuy, où elle figure sous le numéro : 49-5-225, par M. Rouzaud. On peut voir également dans les collections du Laboratoire une variolite ayant servi d'amulette pour bélier (N° 49-1-220).

René NELLI



PLAT DE GIROUSSENS (Musée Paul-Dupuy)



CANAULE ARIÉGEOISE (Musée Paul-Dupuy)

---

*Les Musées d'Ethnographie en Languedoc (1)*

## LE MUSÉE PAUL-DUPUY

---

La Collection Paul-Dupuy, très riche au point de vue ethnographique, a été augmentée des pièces cédées par les autres Musées de Toulouse ou déjà déposées par le Musée National des Arts et Traditions populaires aux Augustins, à Saint-Raymond et au Laboratoire d'Ethnographie de l'Institut d'Etudes Occitanes, qui désormais aura son siège 13, rue de la Pleau. Grâce à la collaboration bénévole de son directeur, René Nelli, l'ancien hôtel Besson contiendra au premier étage le laboratoire proprement dit avec ses réserves, sa bibliothèque et son fichier, et au rez-de-chaussée une galerie de douze mètres de long sur six mètres de large où seront exposées les plus belles pièces de nos collections d'ethnographie languedocienne : poteries vernissées de Giroussens, de Cox, de Puibegon, de Castelnaudary, faïences populaires de Martres, de Toulouse, du Fléchet, ustensiles de ménage, outillage agricole ou artisanal, etc. Parmi les richesses du Musée Dupuy, signalons une intéressante série de *sobrejous*, d'autant plus précieuse pour nous que ceux de la collection Pifteau sont aujourd'hui au Musée de Lourdes, une très belle suite de plaques muletières, des pots d'épicerie, une tête à perruque du XVII<sup>e</sup> siècle, un métier de cordier, des berceaux rustiques, etc.

Une carte du Languedoc indiquera aux visiteurs l'emplacement des lieux d'origine de chaque pièce. Il y sera joint des cartes des *pays* limitrophes appartenant aux provinces de Haute-Guyenne, Gascogne, Comté de Foix et Catalogne. Laissant au Musée du vieux Toulouse, propriété des Toulousains de Toulouse et, par la générosité du Docteur Durand hôte de l'hôtel Dumai, le soin de présenter les objets toulousains d'usage ou d'origine et tout ce qui concerne l'histoire de la cité, le Musée Dupuy contiendra donc une galerie d'ethnographie provinciale. Elle sera complétée au deuxième étage par une salle d'imagerie populaire, une des grandes richesses du testateur. Enfin, dans une chambre voisine de la galerie d'ethnographie on trouvera les droguiers de l'ancienne pharmacie des Jésuites taillés par Behori et par Escoube en 1632 et 1663, garnis des cruches, canons, cornets ou chevrettes de nos faïenceries méridionales : Toulouse, Ardis, Négrepelisse, Martres-Tolosane, Montpellier.

Robert MESURET.

---

(1) Voir le bulletin N° 2. (Hiver 1947).

---

## BIBLIOGRAPHIE

### DU FOLKLORE AUDOIS <sup>(1)</sup>

---

#### II. - ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE (suite)

---

##### D. - LES GAINS ET LES PRIX (suite)

###### 3° - Les Terres

- 641 **Griffe** (Elie). — *Textes anciens en langue d'oc de la région audoise* — G. S. avril 1937 — p. 80 sq. — une « crida » pour vente publique d'immeubles faite à Limoux il y a six cents ans (texte de 1341) — description des immeubles mis en vente appartenant au débiteur Bernard Turte, marchand de Limoux.
- 642 **Hyvert** (Roger). — *Le Territoire de Contrast, près Carcassonne* — *Notes à propos d'un plan du XVI<sup>e</sup> siècle* — S.E.S.A. 1934 — p. 190 sq. — variations de la qualité du terrain — variations des revenus.
- 643 **Cayla**. — *Essai sur Ginestas au début du XVI<sup>e</sup> siècle* — p. 53 sq. — valeur des terres — prix des champs, des olivettes, des vignes, des « hermes », des « ferrajals », des jardins — modes de culture — fermages, redevances en nature, ventes des récoltes — p. 75. exemples de « troc », échanges de terre contre un animal domestique, de blé contre du vin — échange d'une vigne contre frais de funérailles et avances en argent — p. 100 sq. mutations de biens — prix des maisons, des « patus » — p. 149 sq. contrats d'affrètement, « affrayamentum », association d'intérêts dans l'exploitation des terres.
- 644 **Cayla** (Dr Paul). — *Les surdites de foriscape* (2) — S.A.S.C.

---

(1) Voir N<sup>os</sup> 38 à 54.

(2) Le *foriscape* était le droit que devait payer au seigneur foncier celui qui devenait le possesseur par achat ou par échange avec soulte, d'une pièce de terrain soumise au *dominium* du seigneur. Ce dernier n'autorisait ces mutations de main que s'il n'entendait pas exercer son droit de *prélation*, ou de préférence. Quand il ne voulait pas l'exercer il donnait son approbation à ce changement de mains, il accordait alors le *lods* (*laudimium*, de *laudare*, approuver). C'est ce droit de *lods* qui était perçu sous la forme du *foriscape*. Le seigneur laissait sortir de son domaine réel une parcelle, pour laquelle cependant il continuerait à percevoir des droits féodaux de redevances : *censives* ou *agriens* (droits connus au nord de la Loire sous le nom de *champarts*). Il faisait payer ainsi l'abandon d'une portion de sa *réserve*, de sa *devèse*. (Communication de M. Cayla).

- 1948 — p. 153 sq. — cas de surenchères (surdités) à des ventes de propriétés, relevées au XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s. à Narbonne et Carcassonne (d'après actes notariés).
- 645 **Sabarthès.** — *Manuscrits consulaires de Limoux* — p. 195 sq. — les criées et l'encan — au moyen-âge, ventes publiques et aux enchères de propriétés — procédure appliquée pour les ventes de fiefs, seigneuries et terres roturières.
- 646 **Laffont.** — *Baronnie de Belpèch* — p. 185 sq. — au XVII<sup>e</sup> s. redevances en nature des métairies — prix aux enchères des baux à ferme.
- 647 **Dainville (M. de).** — *Remarques sur les compoix du Languedoc Méditerranéen* — F.A. 15 — mai 1939 — p. 132 sq. — valeur des parcelles de terres établies par les compoix.
- 648 **Viguerie.** — *Annales* — p. 388 sq. — catalogue des compoix ou cadastres déposés aux archives du diocèse de Carcassonne.
- 649 **Trouvé.** — *Description Aude* — p. 586 sq. cadastre — les «compoix-terriers», cadastres particuliers des communes — leurs évaluations.
- 650 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI, 2<sup>e</sup> partie — p. 309 sq. — compoix et cadastre.
- 651 **Cabirol.** — *Montlaur-en-Val* — p. 160 sq. — au XVII<sup>e</sup> s. valeur culturale des terres — la « joncasse » (marécages), son dessèchement à la fin du XVIII<sup>e</sup> s.
- 652 **Boyer (Dr Ch.).** — *De Carcassonne à St-Papoul par l'Abbaye de Villelongue* — p. 62 (note) — estimation des terres de l'abbaye en 1781 — (extr. S.E.S.A. 1928 — p. 217 (note)).
- 653 **Gibert.** — *Notes sur Lauraguel* — p. 26 sq. — estimations des biens seigneuriaux en 1790.
- 654 **Trouvé.** — *Description Aude* — p. 568 — tableau du produit des terres consacrées à l'agriculture pour l'année 1813 avec l'évaluation de ce produit.
- 655 **Barbut.** — *Notes sur l'économie rurale de l'Aude* — p. 7 sq. — valeur des terres — domaines agricoles — vignobles.
- 656 **Pellegrin-Caillon.** — *Agriculture dans l'Aude en 1939* — p. 363 sq. — économie rurale — les propriétés foncières — leur répartition — valeur vénale des terres en 1937.

(à suivre).

M. N.

---

---

## LES LIVRES

---

1) **Nouvelle revue des Traditions populaires.** *Librairie Celtique, 108 bis, rue de Rennes, Paris (6°).* — N° 1 (Janvier-Février 1949) et N° 2 (Mars-Avril 1949).

Nous saluons avec joie la parution de cette excellente revue dirigée par A. van Gennep et H. Poulaille. Les deux premiers numéros contiennent des articles du plus haut intérêt, parmi lesquels nous relevons ceux qui intéressent les provinces méridionales : Alexandre A. Krappe : *le miracle du démenti comparatif*. Paul Canestrier : *les instruments sonores niçois de la semaine sainte* (N° 1. P. Coirault : *le galant en nonne*. François Raynal : *quelques recettes de cuisine auvergnate*. A. Mitton : *le langage par gestes*. Paul Canestrier : *l'offerte de la pomme fleurie dans le Comté de Nice* (N° 2).

2) Jean GIROU. **Les Emmurés de Carcassonne.** *préface de Raymond Escholier : éditions de la Revue « Le Feu ». Aix-en-Provence. 1949.*

Cette étude évoque le personnage si curieux de Bernard Délicieux, qui, au XIV<sup>e</sup> siècle, par réaction contre l'Eglise Romaine l'Inquisition, et peut-être la Domination française, a tenté d'ouvrir les portes de l'Occitanie au Roi de Majorque.

Nous n'avons pas à parler ici des mérites littéraires de l'ouvrage. Au point de vue qui nous intéresse, il faut souligner surtout l'intelligence avec laquelle l'auteur a su démêler les rapports — assez ténus — entre le Catharisme expirant et le mysticisme ardent de Bernard Délicieux ; et caractériser les divers courants d'idées qui traversaient le Languedoc à cette époque.

Bien que le livre soit légèrement romancé il contribuera à fournir une vision exacte de ce que fut la société occitane, vers 1350. On regrettera peut-être que M. Girou n'ait point consacré quelques pages à l'« amor interruptus » des Béguins de St François avec lequel l'Amour des Troubadours offre tant de ressemblance. Cela rentrait — indirectement — dans son sujet : la mystique du XIV<sup>e</sup> est à la fois très idéaliste et très charnelle.

R. N.

---

---

*LA REVUE PUBLIERA PROCHAINEMENT*

Les Proverbes de l'Aude (suite) par Louis Alibert.

La Cuisine et la table dans l'Aude.

Bibliographie du Folklore Audois (suite) par Maurice  
Nogué.

---

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant  
l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais  
Carcassonne.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 551

LECTURE 1

1.1. Introduction

1.2. Kinematics

1.3. Dynamics

1.4. Energy

1.5. Angular momentum

1.6. Oscillations

1.7. Waves

1.8. Relativity

1.9. Quantum mechanics

1.10. Statistical mechanics

1.11. Thermodynamics

1.12. Electrodynamics

1.13. Optics